

Johannes Beyerle

An der Tünche der Zivilisation zu kratzen, Inseln der Wildheit wieder zu finden, in und außer uns, in der maximalen Annäherung an das Tier Witterung aufzunehmen, auch mit dem Tier in uns – dieser Anspruch führt den Maler und Bildhauer Johannes Beyerle an höchst eigenwillige Orte: In einen Steinbruch etwa, der ein Verbrechen aus der Nazi-Zeit im „gezeichneten“ Stein noch bewahrt, auf die Kuppe eines Berges, hinter der sich, soghaft amorph, eine Farblandschaft auftut – verunsichernd eher, als Sehnsucht heischend.

Die Nähe zur Natur, sie ist für Johannes Beyerle immer eine relative. Durch keinen Akt der Imagination ist die prinzipielle Grenze aufzuheben. Ein romantisch-regressives Zurück kann es – natürlich – für ihn nicht geben. Doch will er möglichst nahe heran, an jenen von den Naturvölkern noch erlebbaren Zustand der Anverwandlung, der es möglich macht, sich sekundenlang mit dem Fremden zu identifizieren. Schon das Material seiner großformatigen Torsi – mit Stroh gemischter Lehm – bekräftigt diesen Anspruch. Auf grobe Stöcke gepflanzt scheinen diese ebenso stofflichen wie entrückten Wesen Witterung aufzunehmen, einen Moment äußerster Gespanntheit bewahrend, in dem sie sich und uns gleichermaßen fremd, naturhaft, un menschlich erscheinen. Hypnose oder Empathie?

Beyerles mit weichem Bleistift gezeichneten Naturdetails mögen entfernt an Altmeistergraphik erinnern, doch der Focus des Rechercheurs wechselt, als suche er etwas zu erfassen, zu umreißen, dass sich dem präzisen Zugriff per se entzieht: Eine Spur der Geschichte in der nie unberührten Natur, ein vages Vermuten. Kein Wunder, dass Beyerle zuweilen die Sphäre des Unheimlichen streift; kein Ort ihm so unbewohnbar erscheint wie das Idyll. Seine breitformatigen Farbpanoramen – Landschaften fernab jeder Topographie – zielen nicht auf optische Überwältigung, halten vielmehr Balance zwischen Furcht und Verlangen, Bedrohung und Faszination. Gewiss keine hinreichende Beschreibung für das Erhabene. Vielmehr öffnet Beyerle sich und dem Betrachter neue Erlebnisräume, Orte kreativer Beunruhigung, die jedem Vereinnahmungswunsch Hohn sprechen. Keine romantische Regression, sondern Konfrontation mit dem leichthin Verdrängten.

Gratter au vernis de la civilisation, retrouver des îlots de nature sauvage, flairer, au plus proche de l'animal et avec l'animal qui est en nous. Cette ambition amène le peintre et sculpteur Johannes Beyerle en des endroits les plus originaux : dans une carrière, conservant dans la pierre la trace d'un crime commis au temps des nazis, au sommet d'une montagne derrière laquelle un paysage de couleurs, amorphe, s'ouvre et nous absorbe, nous insécurisant plutôt que de susciter notre nostalgie.

Etre proche de la nature, c'est pour J. Beyerle une notion toujours relative. La frontière n'est relevable d'aucun acte d'imagination. Pour lui il ne peut y avoir, naturellement, de retour romantique régressif. Pourtant il veut approcher le plus possible de cet état, encore connu des peuples dits primitifs, qui permet de s'identifier quelques secondes durant avec l'inconnu. Déjà le matériau de ses torsos de grandes dimensions, un mélange de paille et d'argile, renforce cette exigence. Plantés sur des piquets grossiers, ces êtres semblent flairer, en maintenant un moment d'une extraordinaire tension, dans lequel ils nous apparaissent à la fois étrangers, naturels et inhumains. Hypnose ou empathie?

Les détails naturels au crayon gris de J. Beyerle pourraient nous rappeler de loin les « estampes de maîtres », pourtant la focalisation de sa recherche est autre, comme s'il cherchait à saisir, à encercler quelque chose qui se soustrait à une emprise précise: une trace de l'histoire dans la nature, jamais vierge, une vague présomption. Il n'est pas étonnant que J. Beyerle effleure parfois la sphère de l'inquiétant, aucun lieu ne semble lui être plus inhabitable que l'idylle. Ses panoramas de couleurs de grandes dimensions, paysages éloignés de toute forme topographique, n'ont pas pour but de subjuguier l'observateur mais maintiennent plutôt un équilibre entre la crainte et l'exigence, la menace et la fascination. Pour l'artiste comme pour l'observateur s'ouvrent de nouveaux espaces d'expérience, des lieux d'inquiétude créatrice qui narguent la volonté de quiconque de le reprendre à son compte. Pas de régression romantique mais une confrontation avec le « refoulé ».

Stefan Tolksdorf





2 Torsi, 2005
Stroh, Lehm - H ca. 190 inkl. Sockel